

MICHEL MOREL. — Éléments d'axiocritique. Prolégomènes à l'étude du texte et de l'image. (Paris : L'Harmattan, 2015, 277 pp., 29 €.)

Nous avons compris, au fil des interventions de Michel Morel, communications ou articles, qu'elles étaient informées par une théorie forte. Nous avons entendu parler de sa thèse, *Praxis de la lecture*, peu accessible sur microfilm à Lille. Et nous attendions, nous espérions que cette théorie fasse l'objet d'une publication. Elle est enfin publiée, et, comme souvent lorsqu'un livre est la synthèse d'années de recherche, il s'agit d'une somme — un livre dont il faudra dorénavant tenir compte. L'ambition est déclarée dès le titre : rien moins qu'une nouvelle forme de critique, profondément originale, et qui aspire à bouleverser nos pratiques, à réorganiser le champ. Qu'est-ce donc que l'axiocritique ? À l'heure du bilan, voici comment Michel Morel la définit : « Le néologisme "axiocritique" doit s'entendre au sens d'une approche "critique" dans la double acception étymologique de tri et d'évaluation, ce tri et cette évaluation étant opérés sur la base de trois formes de dualité. » (215) Comme toute théorie forte, l'axiocritique trouve son origine dans une expérience quotidienne, notre rapport au monde comme source inépuisable de signaux qui nous interpellent et demandent de notre part une réaction, la plus élémentaire étant la dualité de l'acceptation ou du rejet, avec sa traduction en affect positif ou négatif. L'image qu'utilise Michel Morel est celle du téléscripneur qui naguère déversait dans les rédactions une suite ininterrompue de dépêches entre lesquelles il fallait choisir celles qui étaient pertinentes et seraient exploitées par le journal : le monde et sa multitude de textes de tous types (texte socioculturel aussi bien que texte oral ou écrit) est ce téléscripneur, et il exige de nous incessamment des réponses. C'est sur la base de cette expérience quotidienne que Michel Morel élabore sa théorie : notre réponse aux stimuli du monde est toujours duelle, c'est-à-dire binaire, et l'objet de la théorie est de discerner les divers régimes de cette dualité. La dualité est donc le concept de base de l'axiocritique, dont l'objet est d'en contester les évidences et d'en analyser le fonctionnement — il y a chez Morel une véritable *critique du jugement*, du plus simple au plus élaboré. Michel Morel distingue trois régimes de dualité. Le premier, et le plus immédiat, parce qu'il est instinctif et donc inconscient, et le *régime réactif* : l'acceptation ou le refus, le jugement axiologique en bon ou mauvais (si nous étions dans le domaine de la psychanalyse, mais nous n'y sommes pas, nous évoquerions ici les concepts d'introjction et de rejet chez Mélanie Klein). Cela va de nos appréciations instinctives, dont nous aurons peut-être plus tard honte, à la philosophie politique de George W. Bush. Le second régime dépasse et corrige le premier : c'est le *régime réversible* : les deux pôles de la dualité sont labiles et s'inversent, conjonction et disjonction, ce qui fait de ce régime un régime réflexif, avec prise de distance critique. On passe du monde de la collection Harlequin à celui de *The Phoenix and the Turtle*, et de la philosophie politique de George W. Bush à celle de Nelson Mandela, avec sa commission de réconciliation. Le troisième régime est le *régime oxymoronique* de la dualité : il pousse à son paroxysme et par là achève et dépasse le premier régime : nous sommes passés de la circularité réductrice de l'opposition statique à la dynamique de la contradiction, qui met en mouvement le texte comme elle met en mouvement la société. Nous sommes arrivés à la poésie de Hopkins, qui est centrale pour la pensée de Michel Morel, et au sublime selon Burke.

Une des sources de la force de la théorie est qu'elle est fondée en science, en l'occurrence, ce qui n'est pas si fréquent dans nos milieux, la science neurocognitive : l'œuvre de Damasio est une constante source d'inspiration pour Michel Morel. Mais la théorie ne sombre pas dans les facilités du réductionnisme, elle s'intéresse aux textes plus qu'aux circuits neuronaux. Et sa portée est considérable, ce qui reflète et l'impressionnante culture de son auteur et sa force explicative. Il suffit pour s'en rendre compte de considérer la liste de ce que Michel Morel appelle des « arrêts sur cas », lorsque l'on passe de l'abstraction théorique à l'analyse textuelle — et Michel Morel est un superbe explicateur de textes : cela va de la poésie (de *Beowulf* à Pope et aux poètes de la Première Guerre mondiale ; d'Agrippa d'Aubigné à Hugo) à la fiction (*Dombey and Son*, *Persuasion*, mais aussi bien, au détour d'une page, *The Pilgrim's Progress*), au théâtre (*Under Milk Wood*, et l'œuvre d'Howard Barker, sur laquelle Michel Morel a beaucoup réfléchi), à la peinture (Nevinson, le futuriste anglais), à l'architecture (du palais du facteur Cheval à la philosophie de l'architecture d'Arakawa et Gins) et jusqu'au cinéma (*Metropolis*). Mais la portée de la théorie est plus grande encore, pour deux raisons. Elle nous offre de nouveaux aperçus sur la rhétorique (à chaque régime, et pas seulement au troisième, sont associées des figures de style, qui prennent un sens nouveau de cette association) ; et les textes concernés ne sont pas seulement les textes de l'art. Michel Morel est le théoricien qui pense le fait divers autant que la poésie de Hopkins, qui lit le *Reader's Digest* aussi bien (mais j'espère pour lui pas aussi souvent) que la grande littérature. Cela est à vrai dire cohérent avec son point de départ

dans le cognitif : de ce point de vue, la littérature journalistique ou populaire n'est pas une déréliction de la véritable littérature, celle du canon, elle en dit au contraire la vérité, en ce qu'elle manifeste plus clairement la source de son fonctionnement. C'est dans le fait divers que les régimes de dualité (le premier, bien sûr, mais pas seulement) se laissent clairement percevoir. Cela nous donne deux versions parallèles de l'analyse du « moment de crise », la version populaire, tirée du *Reader's Digest* contant l'atterrissage miraculeux d'un Tupolev et la version littéraire, la chute de Louisa Musgrove dans *Persuasion*. Il n'y a pas là seulement un soupçon de cynisme bourdieusien (mais Michel Morel est un lecteur attentif de *La Distinction*, et le concept d'*habitus* fait partie de son arsenal théorique), il y a une vision englobante du texte, qui est une des forces de sa théorie : tous les textes langagiers, écrits ou oraux, littéraires ou populaires, médiatiques ou politiques, mais aussi tous les textes imagés (le sous-titre du livre l'affirme sans ambages : « Prolégomènes à l'étude du texte et de l'image »), et ce qu'il appelle le « texte socioculturel », car la vie en société nous entoure d'une multitude de signes qu'il nous faut déchiffrer. Cela nous donne des analyses du discours du terrorisme (la « reterritorialisation axiologique » pratiquée par le gouvernement et les médias américains après le 11 septembre), du dessin de presse, mais aussi de la pratique du direct dans les médias. Cette extension de la portée de la théorie est rendue possible par la très grande culture théorique de Michel Morel : non seulement Damasio, Bourdieu, Arakawa et Gins, mais encore Lakoff et Johnson sur les métaphores qui nous font vivre, ou Edward Hall et Keir Elam sur la proxémique.

Le bilan est impressionnant. Voilà un texte avec lequel il nous faudra compter, qui nous force à reconsidérer nos pratiques (par exemple les hiérarchies esthétiques et la construction de canons), à prendre au sérieux une pensée de l'affect et du corps: cela mérite journées d'étude et colloque. Je me permets une modeste contribution à cette discussion nécessaire. Le problème que pose la théorie de Michel Morel est celui de la complexité : nos réactions face aux textes ne sont pas toujours, Dieu merci, aussi simples que la dualité acceptation/ rejet. Michel Morel en est, bien entendu, parfaitement conscient, et il rend compte de cette complexité par l'infinie variété des combinaisons des trois régimes. La chose me semble plus compliquée, si nous acceptons de prendre en compte la spirale dialectique de nos réactions : non seulement j'aime/ je n'aime pas (ce texte), mais j'aime ne pas aimer (c'est pourquoi je lis les derniers romans de Henry James), je n'aime pas aimer (c'est pourquoi je lis avec avidité des romans policiers), et même j'aime ne pas aimer (sinon pourquoi emporterais-je sur l'île déserte cette histoire pour midinettes qu'est *Pride and Prejudice* ?). Les trois régimes de dualité semblent en effet engager une spirale dialectique : le second régime est la négation du premier, le troisième est la négation du second et la reprise paroxystique et le dépassement du premier. Mais la dialectique ne saurait s'arrêter là : elle demande un quatrième régime, qui porte au paroxysme et par là dépasse le second — peut-être une forme de dualité-fusion auquel correspondrait le concept deleuzien de synthèse disjonctive. Et si le zeugme est la figure de style qui illustre le mieux le premier régime de dualité et l'oxymore le troisième, la métaphore dans ses diverses versions (ouverte ou fermée, morte ou vive) se distribuerait sur les deux autres régimes (cette discussion de la métaphore est déjà largement engagée par Michel Morel). Cela permettrait de tempérer le jugement sévère que Michel Morel porte sur les poètes de la Grande Guerre, et sur Wilfred Owen en particulier, qui se voit accuser de retomber dans les facilités du régime de dualité réactive. J'aimerais relire au contraire *Strange Meeting*, un des plus grands poèmes que nous a donné la langue anglaise, à la lumière d'un quatrième régime de dualité, qui dépasse de très loin la simple mise en scène d'un affect réactif. Mais il faut sans doute voir dans ma propre réaction le symptôme d'une résistance à la lecture d'une œuvre majeure, et qui fait honneur à l'anglicisme français. — Jean-Jacques Lecercle (Paris-Ouest-Nanterre-La Défense).

Titres recensés

[MICHEL MOREL. — Éléments d'axiocritique. Prolégomènes à l'étude du texte et de l'image. \(Paris : L'Harmattan, 2015, 277 pp., 29 €.\)](#)

Pour citer cet article

« Comptes rendus. », *Études anglaises* 2/2015 (Vol. 68), p. 237-253
URL : www.cairn.info/revue-etudes-anglaises-2015-2-page-237.htm.